

ETC



Provocateurs nés

Isabelle Lelarge

Numéro 80, décembre 2007, janvier–février 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35068ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lelarge, I. (2007). Provocateurs nés. *ETC*, (80), 6–6.

en ce 20^e anniversaire de la revue qui est commémoré depuis septembre dernier, nous ne cédon pas à la tâche. Tout d'abord, vous tenez entre vos mains une revue au format nouveau, où il fait bon respirer. Nous avons élargi le format tout en lui conférant la même hauteur qui caractérise ETC par rapport à toutes les autres revues de cette planète. ETC demeure donc verticale et en lui donnant davantage d'horizontalité, nous offrons à nos lecteurs plus d'espace texte et plus d'espace photographique. Maintenant, tout reprend ainsi sa juste proportion, sa juste valeur. Autre bienfait de l'âge. Nous publions un livre de 116 pages, intitulé deux relèves : etc 1987-2007, dans lequel nous proposons des analyses sur 20 créateurs que la revue a fait connaître ou qu'elle découvre en ce moment. Deux auteurs chevronnés se partagent cette mission, à la suite d'une rigoureuse sélection établie par le comité de rédaction de la revue. Sylvain Campeau et Éric Chenet présentent en effet dix créateurs chacun, alors que deux générations de représentants de deux relèves artistiques et de pratiques émergentes se succèdent, issues d'une première décennie de 1987 à 1997, et puis d'une seconde, de 1997 à 2007. Ce moment de publication constitue pour nous l'occasion de faire le bilan du travail accompli, et de mesurer combien créateurs et auteurs demeurent bien vivants, toujours animés par une internationalisation de notre scène culturelle. Je vous convie à ces parcours/regards intergénérationnels où la critique occupe son espace.

PROVOCATEURS NÉS

ai longtemps hésité à aborder ce qui suit. Je me disais que j'aurais pu envoyer une lettre ou un article au journal visé, en déplorant les propos qu'il publiait. Mais je me disais aussi que la provocation étant nettement recherchée dans ce cas, avec tout ce qu'elle engendre, il ne devait donc nullement être question pour moi d'exposer en public – aux yeux d'un lectorat souvent mal informé au sujet des arts visuels – quoi que ce soit qui vienne renforcer l'image négative des arts visuels qui se fait l'écho, encore et toujours, de discordes et de querelles intestines. Or, j'ai été fort déçue que ce « grand » quotidien fasse preuve d'aussi peu de jugement en matière d'arts visuels, en laissant passer des propos aussi trompeurs, qui laissent croire, ni plus ni moins, que dans ce secteur de l'art actuel, des créateurs occupent les fonctions de petits bandits, de terroristes non acceptables¹ ou, en moins mauvais, d'adolescents attardés, resplendissant du haut de leur pouvoir. Je n'ai évidemment rien contre la remise en cause du système par les créateurs ainsi que par leurs œuvres puisque, bien entendu, c'est ainsi que l'art se construit. Je sais pertinemment qu'il n'y a pas de révolution sans rébellion et qu'il est sain de toujours vouloir évoluer en transgressant les acquis. Toutefois, jamais je n'adhérerai à ce qui se fait au détriment des valeurs humaines.

J'en viens au fait. Dans *Le Devoir* du samedi 9 septembre 2007, dans un article de Frédérique Doyon intitulé « Où est passée la contestation », carrément en une du journal, un artiste visuel affirme ceci, d'un ton plutôt blasé : « On ne peut plus faire de coup d'éclat aussi puissant que le 11 septembre (2001) [...] dans un sens esthétique et symbolique [...] c'est quand même la destruction du capitalisme » !

D'abord, je réagis comme suit : mais quel est au juste le rapport entre l'art et le terrorisme assassin ? Et de quelle destruction du capitalisme parle-t-il ? Aurait-elle déjà eu lieu sans qu'on s'en aperçoive ? Je regrette, mais ici, il y a une frontière qui a été nettement dépassée. Vous imaginez autant d'inepties réunies en aussi peu de mots ?! Et ne parlons pas de la journaliste spécialiste habituelle de la danse – innocente, complice, jubilante... terrifiée ? J'avoue que la publication de tels propos m'a effarée, et plus je relisais et plus je n'en revenais pas de rencontrer de tels « concepts » dans *Le Devoir*.

Comment ce journal a-t-il pu laisser l'Histoire, la grande, celle qu'on accepte ou non d'ailleurs, être banalisée de la sorte ? Et comment a-t-il pu prendre cet artiste au sérieux au point de publier ses propos ? Et pour aller dans le même sens, alors pourquoi ne pas rire aussi de l'Holocauste, ni plus ni moins ? Imaginez la levée de boucliers qui s'en suivrait ?

Est-ce que ce quotidien est à ce point désespéré, qu'il doive présenter des unes ou des articles qui font la preuve d'autant de cynisme ? Est-ce « branché » que d'être cynique ? Nous sommes en plein dans le giron de la provocation pure et gratuite ! Offrir à ses lecteurs de telles absurdités, qui suggèrent que des artistes visuels auraient, finalement, un rôle ou une action de criminels, ou de meurtriers, ou, encore, que les terroristes islamiques seraient des créateurs et qu'on peut s'y comparer, a pour conséquence qu'on se demande réellement où se situe l'engagement éthique de ce journal. Est-ce par un voyeurisme anthropophage qu'il a procédé de la sorte ? Qui sait ? Je n'en attendais évidemment pas moins de la part de ce créateur qu'un rare public apprécie, car il reflète très bien le vide, la jubilation et le cynisme d'une société en mal de valeurs.² Mais je refuse de croire que l'art est une affaire de meurtres et de crimes, et c'est plutôt dans *Allo Police* que le commentaire de Mathieu Beauséjour aurait dû paraître !

Est-ce que la publication de tels propos est imputable à l'ignorance d'un chef de pupitre ? A-t-on eu droit à une gigantesque erreur de jugement ? Je reste persuadée que jamais une autre sphère artistique n'aurait subi dans ce journal de telles comparaisons.

Notamment, cela soulève en effet plusieurs questionnements récurrents. D'abord, cette incompréhension lancinante de la part des médias envers les arts visuels. Sous prétexte d'une liberté de presse, peut-on tout publier ? Je dis NON ! Des milliers d'individus sont décédés lors de cet événement tragique, qui l'est tout autant qu'une guerre. Et je le répète : NON ! Je vous en prie, ne nous dites pas que l'art et les idéologies sont morts. Ou que l'art est ennuyant à en mourir. Non, je dis NON ! Un artiste, subventionné ou non, qui s'exprime de la sorte est un fumiste. Mathieu Beauséjour est allé trop loin cette fois dans son désir de provocation. Et ce qui me consterne, c'est que personne, semble-t-il, ne réagit. Réveillez-vous !

notes

ISABELLE LELARGE

¹ Ceci en référence à l'ATSA (Action Terroriste Socialement Acceptable), qui travaille en société de manière à faire réfléchir, mais dans le respect de l'humain et de ses valeurs.

² Il est évident que l'exposition récente que cet artiste vient de présenter à la Fonderie Darling (Montréal) n'a rien à voir avec les propos corrosifs ni avec la gravité des suppositions qu'il a tenues dans *Le Devoir*. Installer une guillotine tel qu'il le fait dans ce contexte relève certainement de l'art, de la subversion et de la métaphore, et non du parjure pur et dur.